



Gong Ji-young Vertige de la nounou



L'auteur sud-coréenne reconstitue le dur destin de la jeune femme qui s'occupait d'elle enfant.

— Ce que la mère, le frère et la sœur de la petite Jjang-a ne lui donnent pas, Bongsun le lui offre au centuple. À la fois mère, grande sœur et amie, elle la promène partout dans Séoul sur son dos. Avec elle, les barbes à papa « s'épanouissent comme des fleurs ». Or, à 4 ans, Jjang-a a la sensation que sa vie est « déjà tracée sur la carte de [son] enfance ». Elle est née en 1963, deux ans après le coup d'État militaire : le « pays des trois mille lieues » est étranglé par la dictature, même si les histoires de Bongsun, au goût de volubilis, l'emènent loin de leur bidonville.

Qui est-elle ? sa grande sœur ? une servante ? Est-elle une adulte, ou une enfant ? Est-elle de la famille ? La mère de Jjang-a se plaint que, « quand on a une bonne, il faut lui servir de parents » : quelle déviation a-t-elle donc empruntée pour faire de Bongsun, accueillie chez eux à 10 ans, cet être indispensable et instrumentalisé, qui rêve de recevoir un peu de l'amour qu'elle donne ? L'art de Gong Ji-young, figure de la nouvelle vague coréenne, est de mettre des mots d'adulte sur une situation informulable pour une petite fille. Depuis *Quand l'aube se lève*, l'auteur milite pour la pleine libéralisation de la Corée du Sud et le droit des femmes au sein de cette société patriarcale. La vie de sa vraie-fausse sœur « dégringole sans fin comme dans un toboggan » : Bongsun, sa façon unique de « découvrir les gencives quand elle rit », de sourire à l'adversité, transperce les pages. Un roman scintillant qui transforme les larmes en rage.

Juliette Einhorn

MA TRÈS CHÈRE GRANDE SŒUR,
Gong Ji-young, traduit du coréen
par Lim Yeong-hee et Stéphanie Follebouckt,
éd. Philippe Picquier, 208 p., 18,50 €.